

Retour en France

Après la crise internationale de 2008, notre situation financière se dégrada brutalement. Le prix de mes piges fut divisé par deux en quelques mois et l'euro se mit à baisser fortement. Je dus rentrer en France chercher un travail. Clea m'accompagnait.

(...) En France, le monde s'était inversé. Clea était devenue l'étrangère et moi je n'étais plus le *gringo* : nous résidions à présent à Paris. Je me souviens qu'elle avait de la peine à regarder à la télévision les débats à la française où le ton monte facilement, où l'on se coupe la parole et où finissent par fuser les invectives. Je compris mieux l'effort d'adaptation qu'elle était en train de fournir lors de la première visite que nous firent à Paris, Laura et André, sa sœur et son beau-frère. Ils étaient revenus traumatisés de leur première journée de tourisme parisien. Dès le matin, la boulangère leur avait reproché de ne pas parler suffisamment bien le français. Elle ne comprenait pas leur manière de dire « croissant », qui pourtant fait partie des deux ou trois grands classiques, avec la baguette, demandés par les étrangers. Tout au long de la journée, ils avaient dû affronter des caissières de musée revêches, un serveur mécontent parce qu'ils refusaient de prendre une pinte de bière, mais voulaient un demi normal de vingt-cinq centilitres, comme tous les Français autour d'eux à la terrasse, un conducteur de taxi désagréable qui leur avait recommandé d'aller à pied plutôt que de mobiliser son véhicule pour une si courte distance.

Le coup de grâce était intervenu sur le chemin du retour à l'hôtel, lorsque mon beau-frère, entrant dans une petite épicerie encore ouverte malgré l'heure tardive, avait voulu acheter une bouteille de vin. Il avait eu le malheur de vouloir suggérer au patron du magasin qu'il n'avait pas besoin d'être agressif pour lui signaler que, par arrêté municipal, la vente d'alcool était interdite après vingt-deux heures dans les épiceries de quartier. L'autre s'était mis à hurler : « Je ne vous agresse pas ! » Je les avais retrouvés le lendemain au restaurant à l'heure du déjeuner. Ils avaient l'air un peu déprimés et parlaient presque à voix basse, alors que le volume sonore de leur conversation, proche des standards brésiliens, était habituellement très élevé. C'était l'effet que produisait la légendaire humeur de chien des Parisiens sur des Brésiliens habitués aux échanges cordiaux avec les commerçants et les inconnus dans la rue.

En quittant le pays, même la policière des frontières de l'aéroport de São Paulo, dont les traits asiatiques faisaient anticiper une attitude réservée, s'était montrée capable d'éclater de rire en regardant la photo sur mon passeport où le flash puissant de l'appareil photo réglementaire m'avait écrasé le visage et à moitié fermé les yeux. Se voir extrait de ce bain amical, pour tomber sous la douche glacée des mauvaises grâces parisiennes, était traumatisant pour tous ceux qui n'étaient pas habitués depuis l'enfance au ton cassant des fonctionnaires, aux remarques suspicieuses des conseillers de la Sécurité sociale, à l'intransigeance des gardiens de musée sur l'évacuation des lieux trente minutes avant l'heure de fermeture, au ton impatient des secrétaires médicales, au regard froid comme du papier glacé des hipsters du Marais et des grands propriétaires du seizième arrondissement, au « et avec ceci ? » agressif des boulangères tombant comme un couperet sur le «une baguette, s'il vous plaît, madame» du client, aux perpétuels grincements de dents, haussements d'épaules, grimaces d'étonnement et soupirs de désapprobation. « Vous êtes en France, monsieur », m'étais-je entendu sèchement répondre via l'interphone au péage de retour d'Italie où mon ticket ne marchait pas, pendant que, penché à sa fenêtre, le corps à moitié sorti du véhicule, le conducteur de la voiture derrière moi, excédé de devoir patienter plus que les quelques secondes habituelles, me hurlait « fils de pute », tout en klaxonnant copieusement.

Tout cela ne signifie pas qu'au Brésil l'on ne fasse que marcher sur du « coton doux », la traduction littérale de « barbe à papa ». La vie d'un enfant des rues, ou plus généralement d'un habitant de la périphérie, ne vaut pas cher à Rio, à São Paulo et encore moins à Belém. Les Brésiliens semblent avoir été parmi les premiers contaminés par les grandes évolutions planétaires. Dans le monde « globalisé », les ultra-riches bénéficiaires de la financiarisation des dernières décennies ne se sentent plus appartenir à la même humanité que le reste de la population. Des chercheurs ont commencé à décrire le phénomène : les plus fortunés forment le groupe qui a désormais la plus forte conscience de classe alors que la plus fameuse, la classe ouvrière, s'est morcelée ou délitée entre de multiples groupes.

Pour justifier et assumer leur fortune, les riches ont tendance à estimer que ce n'est pas eux qui ont eu de la chance, mais les autres qui ont manqué d'adresse, de flair ou d'intelligence. Plus l'écart se creuse et plus ce sentiment augmente. Au bas de l'échelle, les exclus, les éclopés, les sans-toits, les très pauvres ne font plus figure d'êtres humains aux yeux des très riches. Ce sentiment se renforce au fur et à mesure qu'augmente la différence de condition sociale. Cela se vérifie aussi au Brésil. La grande pauvreté, l'exclusion, la peau sombre qui va avec

provoquent des réflexes de peur auprès du reste de la population, plus que des sentiments de compassion ou de solidarité.

Mais, là où les trop grands écarts n'ont pas achevé le processus et accompli leur œuvre de déshumanisation et de destruction des liens sociaux, la gentillesse-politesse peut encore s'épanouir en convivialité, en générosité, en solidarité. Parfois, une certaine naïveté n'est pas absente non plus.

Tropique du Brésil de Jacques Secondi, Éditions François Bourin, 2019.